



DANIEL CHEMLA

CEUX QUI FONT LE KARATE

A 36 ans avec un 4^e Dan, pratiquant le style Shotokan, Daniel Chemla représente une valeur sûre du Karaté français, tant au niveau technique que pédagogique. Dix-sept années de pratique lui ont permis d'aboutir à un travail de sensation où le spectacle n'intervient guère, et ceci au profit d'une efficacité toujours présente. Dirigeant de l'Association Shotokai-France et de l'Ecole des Cadres, ce fervent défenseur de la tradition expose un point de vue tout à fait dans le sens de l'esprit Budo.

OFFICIEL KARATE. — Daniel Chemla pouvez-vous rapidement situer vos prestations en compétition.

DANIEL CHEMLA. — J'ai été Champion de France par équipe en 1961 et 1962, vice-capitaine de l'équipe des U.S.A. en 1966 et 1967 et j'ai obtenu aussi quelques résultats en individuel mais ceci n'a pas telle-

ment d'importance. En effet pour moi la compétition n'est pas l'élément primordial en Karaté car elle s'éloigne quelquefois un peu trop de la réalité du combat et de sa véritable efficacité.

O.K. — Quelles sont donc pour vous ces différences fondamentales entre une technique de compétition et celle d'un combat réel ?

D.C. — La première se situe à la valeur intrinsèque du mouvement qui est faussé par le jugement de la compétition ; d'autre part la notion de combat réel nécessite un vainqueur qui soit autrement motivé que celui de la compétition sportive. Néanmoins ne soyons pas trop sévère car la compétition permet une initiation du débutant à une confrontation avec un adversaire, la plupart du temps inconnu, et surtout, libre de ses mouvements. D'autre part, les réactions d'un arbitre sont toujours une bonne épreuve car elles nécessitent bien souvent de mener le combat en fonction des critères de jugement de cet arbitre.

A ce propos les responsables du jugement d'une compétition devraient pouvoir analyser sans difficultés les différentes phases d'un combat, ce qui nécessite évidemment de leur part d'avoir pratiqué la compétition. C'est le seul moyen d'aboutir à l'impartialité du jugement et donc de ne plus frustrer inutilement les combattants.

O.K. — Vous venez de parler de frustration ; pensez-vous réellement que la compétition permette un épanouissement ?

D.C. — Disons qu'elle est un passage indispensable et qu'elle complète positivement l'activité d'un Karatéka mais le combat réel, lui, n'y trouve pas une expression véritable car les conditions ne sont évidemment plus les mêmes. Ne vous imaginez pas qu'il soit aisé d'anéantir un adversaire, et j'ai institué un entraînement avec certains de mes élèves qui rétablit justement la réalité d'un assaut véritable. On doit dans ces conditions parvenir au K.O. en sachant pertinemment quel chemin il a fallu suivre.